



STATUE DE JEANNE D'ARC DÉCAPITÉE  
DANS L'ÉGLISE DE ROVILLE-AUX-CHÊNES

LE 15<sup>e</sup> & LE 20<sup>e</sup> CORPS  
DANS LA JOURNÉE  
DU 28 AOUT.  
LES COMBATS  
DE VITRIMONT

Si l'on a bien compris la manœuvre du général de Castelnau dans ces premières journées qui suivent la bataille de la Trouée de Charmes, il compte, poursuivant rapidement son succès, passer la Mortagne, et même pousser jusqu'à la Meurthe, réoccuper

Gerbéviller et Lunéville, en un mot, balayer l'ennemi en prenant Flainval pour pivot.

Sa droite (le 16<sup>e</sup> corps avec la 74<sup>e</sup> division de réserve) est en liaison avec le 8<sup>e</sup> corps de l'armée Dubail et, tous ensemble, doivent se porter sur Domptail, Magnières, Vallois, Moyen, Gerbéviller, Fraimbois, Moncel, de façon, après avoir nettoyé tout l'angle entre Mortagne et

Meurthe, à sauter sur la Meurthe elle-même.

Pour cette entreprise, on comprend combien est avantageuse la position du 15<sup>e</sup> corps puisque, dès le 25, il était maître des passages de la Mortagne à proximité de Lunéville ; il est en mesure d'attaquer cette ville par le sud, tandis que le 20<sup>e</sup> corps l'attaque par le nord.

Mais nous avons indiqué aussi que l'ennemi s'oppose à cette entreprise par une double manœuvre : d'une part, il fonce sur Roville-aux-Chênes et Rambervillers, de telle sorte qu'il empêche le 8<sup>e</sup> corps de venir en aide à la 2<sup>e</sup> armée ; d'autre part, il soutient ses troupes déjà engagées par des forces nouvelles qui s'échelonnent le long de la Meurthe (1), de façon à faire flanc-garde pour protéger ses communications ; cette flanc-garde a donc pour mission spéciale de s'opposer aux entreprises du 15<sup>e</sup> corps et du 20<sup>e</sup> corps sur Lunéville. Ajoutons que, dès ce moment, l'ennemi a pris le parti de s'abriter dans des tranchées et derrière des fils de fer ; il compte briser ainsi l'élan de nos troupes.

La lutte prend un caractère d'âpreté extraordinaire. On avance, mais très lentement, et qui, pis est, on n'a pas le sentiment du résultat obtenu. Bientôt, nous allons voir l'ennemi plier et renoncer à toute sa manœuvre dans l'est, tandis que les troupes qui le refoulent et l'épuisent en sont encore à se demander si elles tiennent le succès.

Nous avons dit les durs combats du 16<sup>e</sup> corps et de la 74<sup>e</sup> division de réserve autour de Gerbéviller, dans la journée du 28 ; voici maintenant ceux du 15<sup>e</sup> corps en direction de Lunéville dans cette même journée.

(1) Sur l'arrivée de ces renforts venus de Metz, nous avons, outre les renseignements parvenus à l'armée, un texte emprunté aux livres allemands : « Le 26 et le 27 août, la bataille se portait de plus en plus sur l'aile gauche (allemande), mais elle se développait difficilement. Enfin, le 27 août après midi, un corps, venu de Metz en marches forcées, apporta du soutien. Son artillerie était arrivée dès la veille au soir et s'était mise en position. Les troupes avaient combattu deux jours de suite sans une minute de repos ; la cavalerie n'avait pas quitté la selle depuis quarante-huit heures ; les convois alimentaires n'étaient pas arrivés et les troupes étaient affamées... » G. Gratner, *Les Lions bavarois pendant la guerre mondiale*, p. 88.

Le 15<sup>e</sup> corps, après s'être reposé et reconstitué le 27, a reçu l'ordre d'attaquer le 28 au matin. Il lui est prescrit de prendre pied, tout d'abord, par des avant-gardes, sur le plateau à l'est de la Mortagne.

Pour cela, on commencera par une puissante préparation d'artillerie. On verra ensuite si le 15<sup>e</sup> corps, en liaison avec le 20<sup>e</sup> corps, est en mesure de déboucher au nord de Lunéville.

La 64<sup>e</sup> division de réserve est tenue à la disposition du commandant en chef de l'armée, sans doute pour frapper un coup, le cas échéant.

A 10 heures, l'avant-garde de la 30<sup>e</sup> division, débouchant de Mont-sur-Meurthe, entre dans le village de Rehainviller. A droite, marchant de front, la 29<sup>e</sup> division tient la lisière du bois de Mansuy où elle lance ses reconnaissances. Elle est reçue par une formidable rafale d'obus de gros calibre qui l'empêche d'exploiter ce premier succès : elle ne peut même pas mettre en place son artillerie. Cependant, la vallée du Laxal et les approches de Lunéville sont évacués par l'ennemi. Vers le sud, on commence à s'étendre du côté du bois de Fraimbois, de façon à aider le 16<sup>e</sup> corps dans son entreprise sur Gerbéviller.

Gerbéviller serait tourné si, par Fraimbois, les troupes du 15<sup>e</sup> corps avaient mis le pied sur la Meurthe. Il est 15 h. 30 ; la bataille marque un temps d'arrêt : c'est le moment où l'ennemi contre-attaque avec succès sur Gerbéviller.

D'autre part, la 30<sup>e</sup> division qui opère à gauche, c'est-à-dire au nord, a reçu l'ordre de pousser à fond sur Lunéville en liaison avec le 20<sup>e</sup> corps. L'artillerie prépare l'attaque, lorsque les événements qui se produisent à droite et à gauche interrompent ce mouvement en pointe.

Résultat : le 15<sup>e</sup> corps a fait un pas ; il s'est approché de Lunéville, mais c'est tout.

Que s'est-il passé, d'autre part, dans cette même journée du 28 août, au 20<sup>e</sup> corps qui devait enserrer la ville par le nord ?

Combats très rudes ; offensive pleine d'élan,



RÉHAINVILLER. — UN COIN DU VILLAGE

et, ici aussi, résultats minces, du moins en apparence.

La marche en avant se heurtait à des obstacles matériels à peu près insurmontables. Comme les chefs les plus avisés commencent, dès lors, à s'en apercevoir, la guerre de mouvement, de ce côté, du moins, touche à sa fin : la guerre de siège s'installe peu à peu.

Le 20<sup>e</sup> corps a pour mission de déboucher sur Lunéville par le signal de Friscati : c'est un morceau très dur à avaler. Friscati est à la cote 341. La ligne de Paris à Strasbourg fait comme une circonvallation protégeant Lunéville au débouché de la forêt de Vitrimont.

Entre Deuxville et Anthelupt d'une part, et Friscati d'autre part, l'artillerie a fait rage pendant toute la journée du 27 et la matinée du 28. A midi, le 15<sup>e</sup> corps ayant pris les devants, le 20<sup>e</sup> corps attaque, à son tour, et pique sur Lunéville. Il s'efforce de grimper les rudes pentes qui protègent la ville. A la nuit, le 69<sup>e</sup> d'infanterie, dans un élan magnifique, s'est emparé du signal de Friscati.

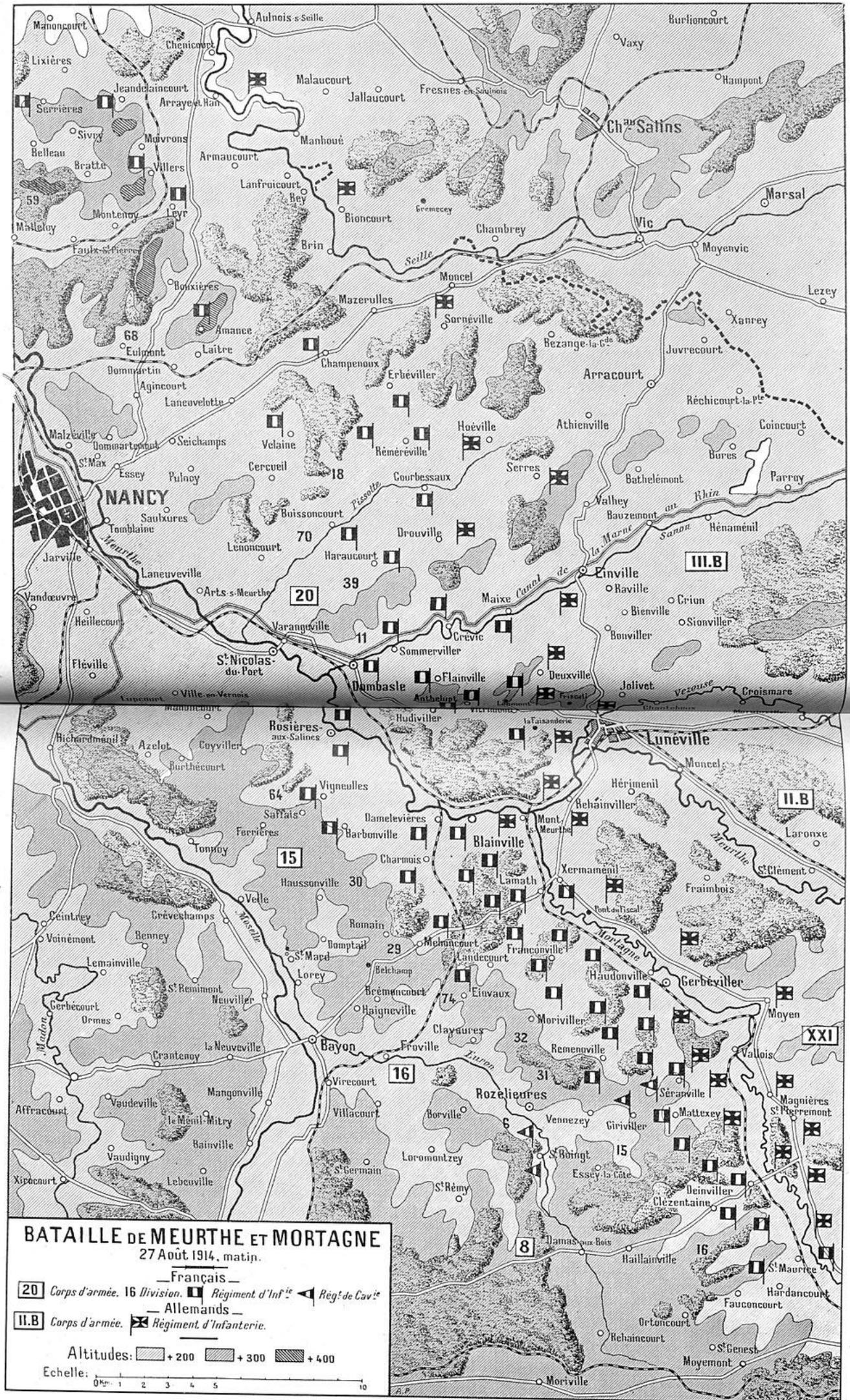
Mais la droite du corps, retardée en même temps que la gauche du 15<sup>e</sup> corps, ne peut pas déboucher de la forêt de Vitrimont, ni atteindre les lisières de Lunéville. On domine la ville ; mais l'ennemi a fortement organisé les contre-pentes ; il n'abandonne pas la partie.

Cependant, le général Foch, après le succès de Friscati, est appelé au Grand Quartier Général. On a besoin de lui ailleurs. Il est remplacé par le général Balfourier dans le commandement du 20<sup>e</sup> corps.

Résumons : le 28 au soir, toute la Mortagne est, à peu de chose près, entre nos mains depuis Saint-Pierremont jusqu'aux portes de Lunéville. Mais Castelnau n'a pas obtenu tout ce qu'il voulait : la manœuvre ne s'exécute pas telle qu'il l'avait conçue ; il souffre de ses propres pertes, il ne peut que deviner celles de l'ennemi.

Il faudra donc recommencer le lendemain... On recommencera.

Il est intéressant de connaître la vie du soldat dans ces journées en apparence stationnaires,



### BATAILLE DE MEURTHE ET MORTAGNE

27 Août 1914, matin.

- Français —
- [20] Corps d'armée. 16 Division. [ ] Régiment d'Inf.<sup>te</sup> ◀ Rég't de Cav.<sup>ie</sup>
- Allemands —
- [II.B] Corps d'armée. [X] Régiment d'Infanterie.

Altitudes: [ ] + 200 [ ] + 300 [ ] + 400

Echelle: 0 1 2 3 4 5 10

et en réalité si fiévreuses. Contraste admirable entre le flegme qui règne parmi les troupes et la violence de la tourmente qui les emporte.

Bernard Descubes nous fait vivre avec un groupe d'artillerie du 20<sup>e</sup> corps installé sur les hauteurs de Flainval. C'est une forte position sur un éperon descendant en pente douce vers la Meurthe, face à Lunéville et tournant le dos au canal, ayant Dombasle sur la gauche. De ce sommet, on découvre la plaine jusqu'à Lunéville.

« Notre ligne d'artillerie s'étendait à droite par un groupe du 8<sup>e</sup> et notre 1<sup>er</sup> groupe ; elle était renforcée par une batterie de 120 long, dans le creux suivi par le chemin d'accès de la grand'route au sommet de l'éperon et par une batterie de 120 court habilement dissimulée sous un bois, un peu à droite en arrière.

« Notre première ligne d'infanterie, 79<sup>e</sup> de Nancy (11<sup>e</sup> division), avait ses tranchées au pied de notre éperon, et notre soutien (41<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> de réserve coloniale) était établi dans une grande ferme sur la route, à 100 mètres avant le canal (1).

« Une telle force d'artillerie dominant l'ennemi d'environ 60 à 80 mètres rendait inexpugnable notre position, qui ne pouvait être tournée ; il eût fallu des attaques de front pour l'enlever. On sait que les Allemands sont obstinés ; ils en essayèrent, les malheureux ; mais ils furent vite dégoûtés.

« J'ai un peu insisté sur cette position : nous y sommes restés quinze jours et avons repoussé des attaques terribles. L'armée bavaroise, qui nous était opposée, était plus forte que la nôtre ; il eût été tout à fait intéressant pour elle de faire une trouée sur la Meurthe, puis sur la Moselle, entre Toul et Epinal, ce qui lui eût permis de tourner la grande armée du général Joffre ; ne pouvant appuyer la droite sur Verdun et Toul, il aurait vraisemblablement été obligé d'accepter une lutte inégale en rase campagne ou de reculer jusqu'à Langres ou la Seine. Notre armée de Lorraine empêcha la réalisation de ce plan désastreux pour nous ; on peut croire que nous avons eu à soutenir là des luttes terribles et nous avons eu la joie non seulement d'arrêter la ruée ennemie, mais encore de regagner chaque jour un peu de terrain et de progresser...

« Il faisait bon et chaud ; les hommes étaient en bras de chemise, occupés à construire des abris, *habitude récente* ; nous étions cependant devenus très adroits dans ce genre de travail. On creusait une tranchée suffisamment longue pour contenir huit hommes de front, large le moins possible — on s'y asseyait à grand'peine — et profonde d'un mètre et demi à peu près ; des branches solides et des branchages épais recouverts de paille soutenaient une couche de terre de cinquante centimètres,

(1) Le 43<sup>e</sup> colonial était en effet le soutien du groupe d'artillerie auquel appartient Bernard Descubes et nous allons citer les impressions d'un colonial, Christian Roger : celui-ci avait pour capitaine l'écrivain plein de talent Emile Nolly, qui a été tué, le 31 août, dans la forêt de Vitrimont.

bien tassée, et constituaient une couverture à l'épreuve des petits éclats et des balles mortes. *On ne pouvait, évidemment, songer à se protéger plus efficacement contre les gros projectiles.* (On voit apparaître — combien timidement ! — le début de la guerre des tranchées.)

« Quand ce travail fut achevé, on passa à un autre, l'habillage de la batterie. On coupait d'énormes branches feuillues, ayant l'aspect d'arbrisseaux, que l'on plantait solidement à 4 mètres devant les canons, sur plusieurs rangées de profondeur ; d'autres étaient posées sur les caissons, sur les roues, appuyées sur les boucliers et, de loin, cela avait bien l'aspect d'un bosquet suffisamment épais pour nous dérober à un examen superficiel. (C'est l'origine du camouflage...) Nous avons beaucoup tiré à Flainval. Il nous est arrivé souvent de vider deux caissons pleins par pièce (144 coups) en une matinée (1) ».

Ces tirs d'artillerie étaient-ils sans résultat ? On le croirait à lire l'effet tactique produit qui, au premier abord, paraît si limité. Mais les chefs commençaient à reconnaître le mal que le canon français faisait à l'ennemi. Un communiqué du 28 août, 7 heures du soir, rend compte précisément de ces effets extraordinaires :

« Dans la région entre Vosges et Nancy, notre offensive est ininterrompue. Depuis cinq jours, les pertes allemandes sont considérables : on a trouvé au sud-est de Nancy, sur un front de 3 kilomètres, 2.500 morts allemands ; dans la région de Vitrimont, sur un front de 4 kilomètres, 4.500 morts. »

Bernard Descubes raconte *de visu*, précisément une de ces incroyables boucheries, celle de la ferme Léaumont, au nord de Vitrimont :

« Les Allemands avaient poussé deux bataillons sur la ferme de Léaumont, sans être vus de notre artillerie ; ils arrivèrent si près que nos officiers évacuèrent la ferme, tandis que nos deux compagnies arrêtaient et repoussaient l'attaque à la baïonnette. Un instant après, les Bavarois recommencent leur assaut ; nos projecteurs avaient découvert, en arrière, un important soutien d'au moins un régiment avançant en formations serrées. Quelle cible pour notre capitaine ! « 1.500 ! par 10 !!! *tir progressif ! Fauchez triple !!!* » Pour se représenter l'intensité d'un tel feu, il faut se rendre compte que nos quatre pièces tiraient aussi vite que possible, chacune dix projectiles, arrosant une zone de 150 mètres de large sur 600 de profondeur. L'attaque fut brisée net et la panique se mit chez les ennemis qu'on vit alors sortir précipitamment des bois où ils s'étaient tapis et fuir, à toutes jambes, en masses compactes. « *Mêmes éléments, hurle le capitaine, « jeu à volonté ! Videz les coffres !...* » Chaque pièce tira

(1) Bernard Descubes, *Mon carnet d'éclairer*, p. 82.



ANTHELUPT. — LE VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

environ une vingtaine de coups, à toute vitesse. Les hommes étaient fous d'excitation et le capitaine trépignait, s'étranglait : « *Plus vite, N. d. D. ! plus vite !* » C'était épouvantable, me dirent mes camarades ; on n'y voyait plus, on n'entendait plus ; les chevaux affolés ne tenaient plus en place ; c'était un instant d'énervement inouï.

« Puis, subitement, le silence ! Les pièces brûlantes sont racrochées et la batterie défile au grand trot sur la route ! Elle est inutile, maintenant que ses munitions sont épuisées. »

L'impression de ces terribles combats est restée profonde dans le pays. Les souvenirs tragiques hantent l'esprit du visiteur :

« D'autres batailles se sont déroulées au nord de la forêt depuis Dombasle jusqu'au village en ruines de Vitrimont. Nos régiments ont soutenu là un choc épouvantable ; ils ont vécu dans un enfer, dont le souffle a consumé successivement les fermes de Léaumont, de Friscati et de la Faisanderie, qui marquent sur la carte un cimetière triangulaire où l'on ne pénètre qu'en frissonnant... En sortant du village (de Vitrimont), un chemin conduit à droite vers Friscati. Des arbres le bordent. C'est la ferme des Quatre-Vents. Elle était au centre de la bataille, cachée par un talus. Léaumont et Friscati ont échangé par-dessus son toit leurs boulets sans l'atteindre. Le colonel du

69<sup>e</sup> de ligne (colonel Courtot de Cisscy) a été tué ici.

« Un lieutenant-colonel, celui du même régiment, je crois, a été grièvement blessé... Nous considérons le champ de bataille. En arrière, Vitrimont en ruines ; au bord de la route, un estaminet (*les Œufs durs*) dont l'enseigne attirait cyclistes et charretiers. Au fond du paysage, une tache blanche, c'est la Faisanderie en ruines. Du sommet de notre belvédère, un immense horizon déroule ses tableaux changeants. Lunéville apparaît, étalée en nappes de maisons dans la vallée, estompant dans une brume légère la perspective des faubourgs qui reflètent leurs usines, leurs jardins aux clairs miroirs de la Meurthe et de la Vezouse...

« Quatre régiments d'infanterie ont gravi ce calvaire : la 21<sup>e</sup> brigade (26<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup>), puis les 58<sup>e</sup> et 61<sup>e</sup> fournis par le 15<sup>e</sup> corps. Les divisions de fer et d'acier ont justifié leur réputation. A côté des Lorrains, tenaces, d'autres ont accompli sans défaillance leur devoir : Morvandiaux, Auvergnats, Champenois, Bretons ou Parisiens qui narguent le danger en chantant sous la mitraille.

« Le 69<sup>e</sup> surtout a son compte de héros. Nous relevons sur les croix les noms de douze braves : Chaudron Henri, Coquelle Charles, Bontemps Emile, Bonchaux Robert, de Rizzio, Faillon Joseph, Fontanelle Lucien, Fossard Joseph, Gascard Daniel, Gérardot Léon, caporal, Tartrat Louis, plus un caporal anonyme dont le matricule est 7071 — la date de l'Année Terrible...

« Lugubre cimetière. D'après le témoignage des fossoyeurs, presque aussi exact qu'une statistique, 1.500 à 1.800 hommes sont couchés là... Non loin de ce lieu funèbre, la ferme de Saint-Evre dresse ses pignons démantelés, ses clôtures où l'artillerie a percé des brèches énormes. « — Prenez garde ! dit notre guide ; vous allez dégringoler dans leurs taupinières ! » Et ce sont, en effet, invisibles, ces tranchées qui nous servirent de modèles. Elles dessinent des redans, des ouvrages de fortification ; nos troupes ne purent les aborder qu'au prix de pertes cruelles... (1) »

Le colonial Christian-Frogé appartenait au 43<sup>e</sup> régiment de réserve qui était, comme nous l'avons dit, en soutien d'artillerie du groupe de Bernard Descubes. Il consacre au souvenir de ces journées son chapitre : « La Forêt tragique ».

« 28 août. — Nous sommes soutien d'artillerie. L'ordre est d'une concision parfaite : « Tenir jusqu'à la mort, mais barrer à l'ennemi la route de Lunéville à Nancy ».

« Sous la bruine, le régiment est remonté vers le nord-est. On traverse la Meurthe sur un pont de fortune... puis la voie ferrée ; puis on gagne la grand'route qui court vers Lunéville. Aux « Œufs durs », les coloniaux obliquent franchement au sud, vers les bois noyés de brouillard. Des groupes du 8<sup>e</sup> d'artillerie sont disséminés dans les clairières. Tandis qu'une partie du régiment s'apprête à gagner Vitrimont, les autres compagnies s'essaient dans la forêt humide. Elles prennent position sur la lisière, autour de la Faisanderie. Lunéville est proche sur la droite. L'ennemi s'appuie à la colline de Friscati... Combien de temps dura le silence ? Quelques minutes, quelques secondes à peine... L'air est subitement ébranlé par le sifflement habituel, suivi de grincements de fer et les explosions déchirantes se répercutent sous les arbres. Toute la forêt tremble. Un obus suit l'autre. On les entend venir de l'extrême horizon... puis l'indescriptible tumulte éclate dans un ébranlement universel... Enfin, la riposte française soulève des colonnes de terre et de fumée sur les pentes de Friscati. L'épouvantable vacarme dura trois heures — une éternité !

« 29 août. — Le tonnerre d'artillerie gronde avec fureur. Nous vivons dans le fer et les flammes. Pour repérer les batteries allemandes que nos avions cherchent en vain, des marsouins grimpent aux arbres, et, du haut des cimes, ils notent sur la carte les points éclairés de leurs. En bas, on creuse fiévreusement l'enchevêtrement des ruines : car la mitraille fauche au ras de terre. La forêt vacille et s'embrume. Elle semble danser comme un vaisseau désarmé... Les colonnes françaises ont progressé sur Friscati. Les hurlements métalliques s'accroissent. Là-bas, le tatatac des mitrailleuses se déclenche. Nul ne vit plus... L'organisme humain souffre par tous

ses pores. L'ennemi tente une contre-attaque. La fusillade crépite, crépite... Très loin, dans les champs couleur d'or, des pantalons rouges s'immobilisent en des flaques chaudes... Un troupeau hagard est poussé vers nos lignes : des casques à pointe, des bonnets ronds à cocarde sombre, des trognes rouges et de grosses lunettes. Ils sont un millier qui, se voyant pris, ont lâché leurs armes et se sont barré les bras de croix rouges. Cinq ou six filles de chez eux, aux chevelures fauves, ricanent. »

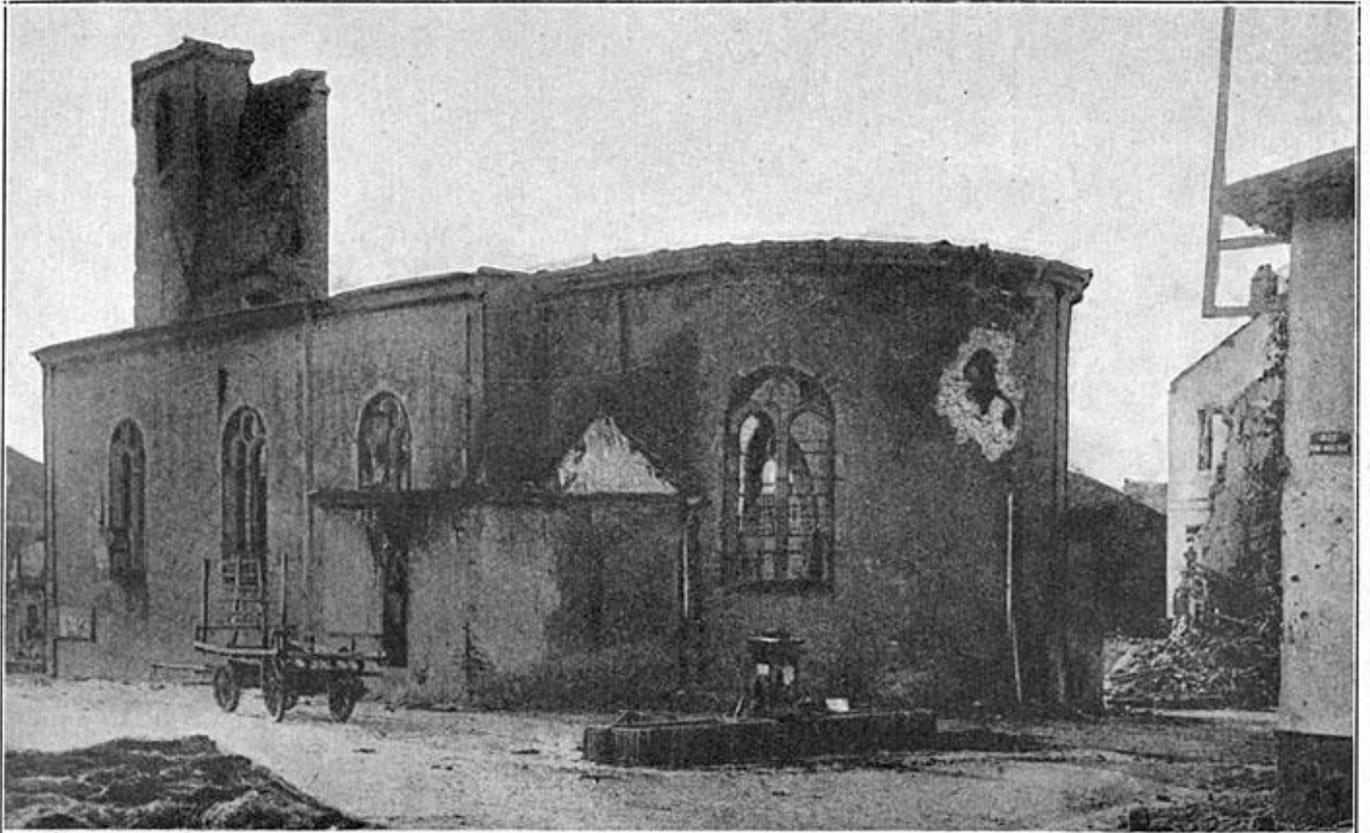
Le tableau ne serait pas complet si, dans ces journées pleines d'émotion où la victoire incertaine rampe, pour ainsi dire, sous la terre, nous ne pouvions indiquer ce qui se passe dans le camp allemand. Un journal d'Augsbourg, après avoir exposé l'invasion brutale des Bavares en Lorraine, ajoute :

« Naturellement, il ne fallait pas un génie particulier du côté français pour calculer, qu'après plusieurs jours de courses hors d'haleine accomplies par les armées bavaroises, les munitions et les approvisionnements seraient épuisés. Aussi, non seulement une résistance plus vigoureuse des troupes françaises, l'arrivée de leurs renforts, mais aussi le besoin de reconstituer nos forces, amenèrent un temps d'arrêt. Ce délai fut naturellement utilisé par les Français. Ils ne réussirent pas à nous chasser de la Lorraine ; mais ils renforcèrent leurs positions en y installant de l'artillerie lourde de Toul et de Verdun ; ils y amenèrent aussi de nouvelles troupes et, en fait, meilleures que celles qui avaient reçu le premier choc (inexact, comme l'on sait ; le général Joffre n'envoya que deux divisions de réserve) ; ils creusèrent des tranchées, etc. On s'aperçut bientôt que ces mesures n'étaient pas uniquement défensives, mais qu'elles avaient pour objet une reprise d'offensive très énergique décidée par le commandement français. Une artillerie française, de beaucoup plus puissante, bombardait jour et nuit les positions bavaroises, tandis que des masses d'infanterie, les turcos en avant (il s'agit sans doute des zouaves ou des régiments coloniaux) formaient une sorte de mur s'étendant de la vaste région boisée de Friscati jusqu'à la vallée vers le sud.

« Notre infanterie, soutenue par l'artillerie, tenta plusieurs fois de s'emparer de ce bastion. Mais en vain. Elle put seulement pénétrer quelque peu dans la forêt (Vitrimont). Les Français et les turcos en première ligne sont derrière chaque arbre, derrière chaque buisson ; bien plus, les soldats d'Afrique, qui ne doutent de rien, sont grimpés sur les arbres et tirent de là. Même, ils ont hissé là-haut des mitrailleuses qui nous font beaucoup de mal.

« Un seul exemple, comme preuve de la ténacité avec laquelle la lutte fut engagée de part et d'autre pour la possession de la forêt : quand l'infanterie assaillante, qui ne se méfiait pas, fut revenue de sa surprise et aperçut les turcos dans les branches, elle prit ses mesures pour détruire par un tir en règle ces bêtes puantes. Mais le bois était si fortement occupé, qu'en dépit du grand

(1) Achille Liégeois, dans *L'Est Républicain*. (*La Vie en Lorraine*, t. IV, p. 110)



RÉHAINVILLER. — L'ÉGLISE ET LE VILLAGE

courage de nos lions bavarois, on ne put en venir à bout. La traversée du bois nous eût coûté trop cher. Le commandement supérieur donne donc l'ordre : « Ne pas avancer davantage, mais tenir ferme et empêcher la percée de l'ennemi à tout prix. » Nous, Bavarois du prince Ruprecht, nous eussions préféré courir sus à l'ennemi. Mais il fallait obéir. Arrêt ne veut pas dire repos. Pendant ces jours et ceux qui suivirent, ce fut la bataille la plus terrible que nous eussions livrée. La masse française se jetait sur nous encore et toujours, essayant de percer la muraille bavaroise. Pas un jour sans combat, et sans combat violent. Mais, nous, Bavarois, n'avons pas reculé d'une semelle devant ces assauts répétés. Au contraire, par un assaut nocturne, nous primes possession des hauteurs de Friscati... (En fait, les Bavarois cédaient du terrain, mais pied à pied. Comme nous allons l'indiquer, Lunéville ne fut dégagée qu'un peu plus tard.) (1). »

On le voit, par le témoignage même de l'ennemi, ces combats, sans cesse renouvelés, entament sa force de résistance. Il renonce à l'offensive.

L'armée Dubail le sent d'autre part. Dans la lutte terrible qu'elle livre à la Chipotte, elle constate que l'armée Castelnau, par ses attaques réitérées, la soulage elle-même. Par-dessus la vallée et les bois, les deux armées se prètent la main.

**JOURNÉE DU 29 AOUT** Suivons donc les  
**A LA 2<sup>e</sup> ARMÉE** journées sanglantes  
qui se succèdent à la 2<sup>e</sup> armée, mais sans perdre de vue le développement connexe qui se propage tout le long du front occidental. La solidité du front de Castelnau fait la solidité du front Dubail et, en même temps, accroche de plus en plus fortement la manœuvre générale accomplie par le large développement de l'armée du général Joffre s'alignant jusqu'à la Somme.

La 2<sup>e</sup> armée lutte pied à pied sur les points où elle s'était accrochée la veille. Mais elle apprend que la 1<sup>re</sup> armée est vivement poussée, comme nous allons le voir, sur le front bois d'Anglemont-Rambervillers. Le 16<sup>e</sup> corps, au lieu d'avancer, est obligé de prêter son appui au 8<sup>e</sup> corps de l'armée Dubail, vers Moyen.

Ainsi l'attaque du 16<sup>e</sup> corps s'allonge sur un

(1) Georg Gärtner. — Die bayerischen Löwen im Weltkrieg 1914-1915.

front trop étendu. L'offensive se développe lentement : cependant, elle gagne du terrain. Gerbéviller est réoccupé.

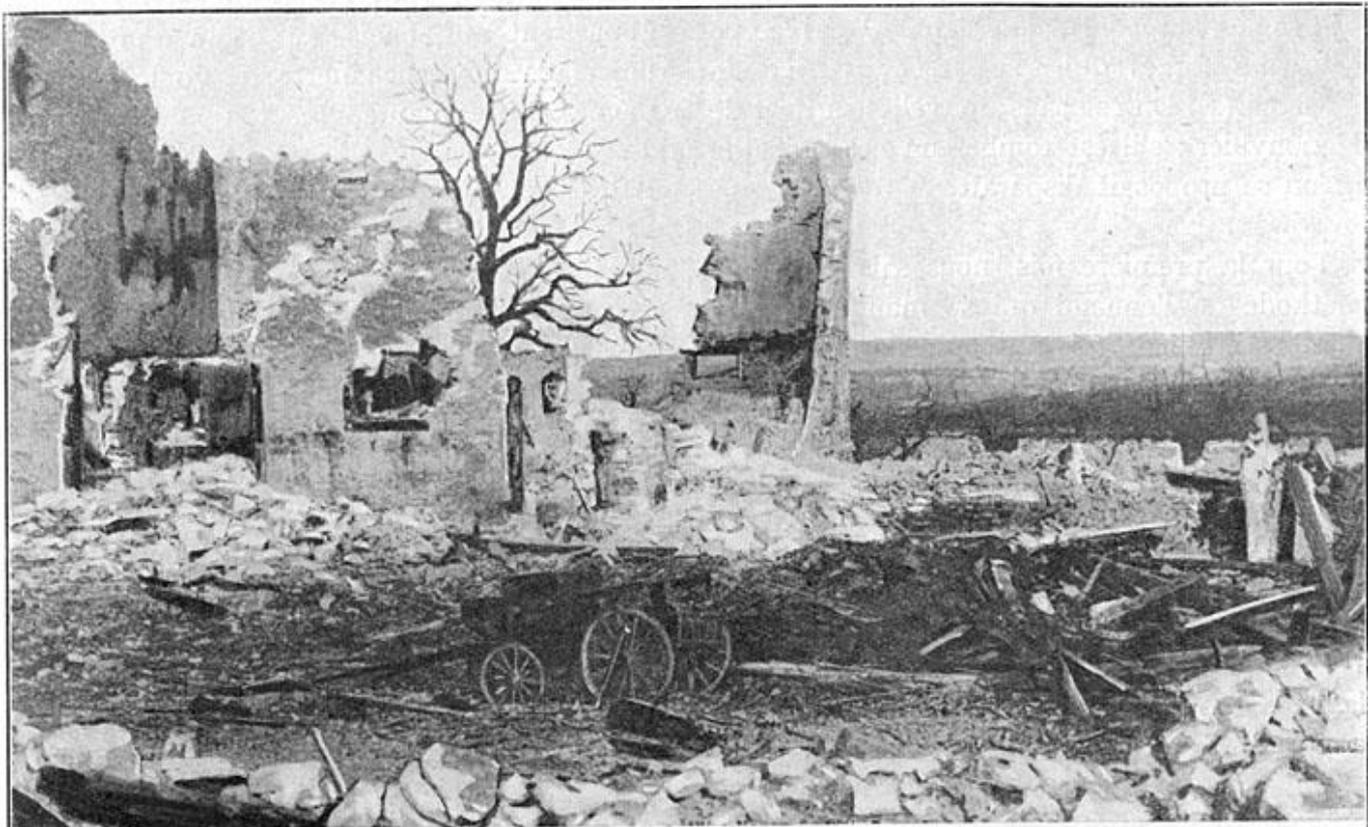
A 15 heures, les bataillons de chasseurs de la 29<sup>e</sup> division d'infanterie, attaquant face à l'est, débouchent sur la lisière est du bois de Bareth, en situation de menacer les communications de l'ennemi. Le général Taverna, commandant le 16<sup>e</sup> corps, donne l'ordre à ses trois divisions de marcher sur la clairière et de s'emparer du village de Frambois. On touche à la Meurthe ; l'artillerie est poussée sur la ligne des tirailleurs. On progresse.

Puis, le mouvement vers Moyen est arrêté par les tranchées ennemies creusées au sud du bois de la Paxe. Ces terribles tranchées vont devenir l'obstacle sur lequel l'élite de nos troupes va se briser. La 147<sup>e</sup> brigade ne peut déboucher de Gerbéviller ; de telle sorte qu'à la tombée du jour, le 16<sup>e</sup> corps fait une sorte de diagonale de Frambois à Gerbéviller et à Moyen. Le 16<sup>e</sup> corps porte à faux au milieu du champ de bataille.

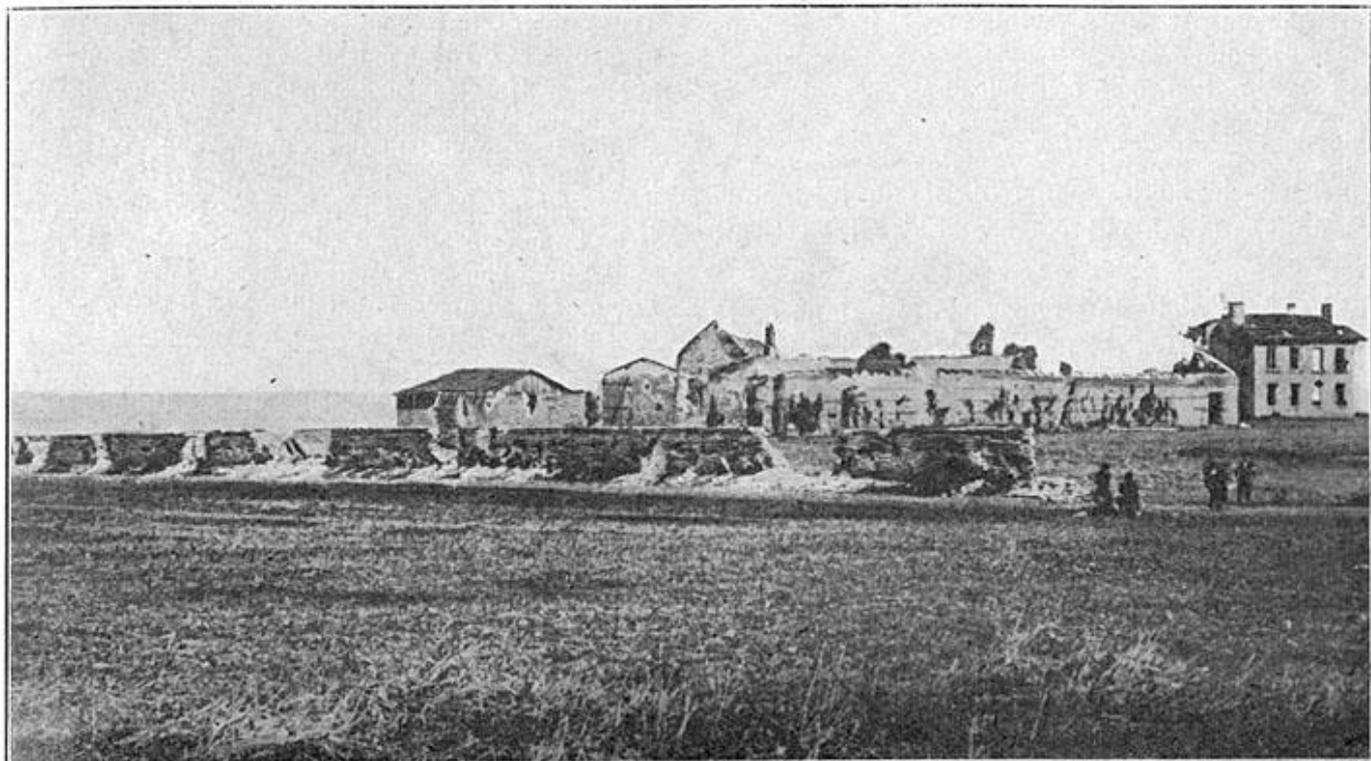
Toujours dans cette journée du 29 août, le 15<sup>e</sup> corps combine son mouvement, à droite, avec le 16<sup>e</sup> et, à gauche, avec le 20<sup>e</sup>. A droite, il manœuvre et attaque pour aider l'offensive du 16<sup>e</sup> corps sur Frambois (29<sup>e</sup> division). A gauche, la 30<sup>e</sup> division pousse une compagnie sur Chauffontaine et s'en empare. Mais Héréménil reste aux mains de l'ennemi, ce qui, à la fin de la journée, amène l'évacuation de Chauffontaine. On a eu, un instant, l'espoir d'entrer dans Lunéville. Il faut encore y renoncer pour ce jour-là.

Au 20<sup>e</sup> corps, échange de canonnades avec l'ennemi. Celui-ci bombarde cruellement la forêt de Vitrimont. Il ne peut être question de déboucher sur la rive droite de la Meurthe. Par mesure de précaution, le 20<sup>e</sup> corps consolide ses défenses sur les pentes de Flainval.

Cependant, des nouvelles intéressantes commencent à arriver à l'armée. Les avions travaillent déjà avec plus de suite et d'utilité. On apprend que l'ennemi aurait diminué ses effectifs de première ligne et organiserait, en



LA FERME DE LÉOMONT ET LA FERME DE LA FAISANDERIE



LA FERME DE SAINT-EPVRE

procher de la Meurthe, est de nouveau perdue.

Tandis que le 8<sup>e</sup> corps se bat péniblement à Magnières, l'ennemi organise une formidable contre-attaque qui balaye toute la clairière, depuis Fraimbois jusqu'à l'étang de la Reine et la ferme du Champ de la Chèvre. Peu s'en faut que nous ne soyons rejetés au delà de la Mortagne.

La 147<sup>e</sup> brigade et un régiment de la 148<sup>e</sup> battent en retraite en grand désordre. Presque tous les officiers sont hors de combat. Le général Bigot rassemble péniblement ses régiments à la cote 286 pour protéger Gerbéviller. Le général Taverna jette tout son monde disponible sur l'ennemi et arrête la contre-attaque. Mais ses troupes, et notamment la brigade Dauvin, sont cruellement éprouvées. L'intervention de la brigade Xardel et de l'artillerie maintient, en fin de journée, les lignes occupées le matin à la lisière du bois de Bareth. Donc, dure journée sur la droite.

Avec un courage admirable, ces soldats encore inexpérimentés et que l'on ramène sans

cesse à l'attaque y reviennent sans hésiter. Et pourtant, ils ne voient pas le but, ils ne connaissent pas la raison des efforts qu'on leur demande; ils endurent sans pouvoir lever les yeux vers l'horizon.

Laissons-les parler :

« Dans les bois, lorsque le combat continue, l'existence que l'on mène est très angoissante, parce qu'elle a quelque chose de mystérieux; l'horizon est limité. Brusquement, on peut rencontrer, dans une allée forestière, une patrouille allemande et tomber sans précautions sur elle. On reçoit par instants, une avalanche d'obus. On ne sait pas d'où elle vient ni pourquoi elle arrive. Le Français veut voir le danger, le mesurer, l'affronter, l'éviter ou succomber devant lui, la tête haute.

« ... Nous passons les nuits à la lisière du bois de Bareth face aux tranchées allemandes; car nos ennemis connaissent la valeur de la fortification de campagne. Certes, nous ne l'ignorions pas non plus. Mais il faut reconnaître que l'on en tenait peu de compte dans la préparation militaire. A force de prôner l'offensive, de répéter que seul le mouvement en avant est décisif et irrésistible, on ne songeait pas qu'il est utile par moments de s'accrocher au sol et de remuer la terre pour augmenter sa capacité de défense. Et cela est surtout vrai pour les petites unités. L'offensive stratégique, la poussée en avant des armées contre l'envahisseur, rien de mieux. L'offensive tactique, l'attaque de positions ennemies

par de faibles éléments, rien de plus coûteux pour un maigre résultat.

« A notre tour, nous nous mimés à creuser des tranchées... (1) »

Ainsi, le soldat s'instruisait de lui-même. Soumis aux plus dures épreuves, il en tirait une leçon.

Voici le récit de « choses vues » dans cette terrible clairière de Fraimbois.

« Le 29 août, les Allemands, nous laissant en paix dans Gerbéviller, nous décidons d'aller le attaquer dans les bois où ils se fortifient (bois de la Paxé). Notre 147<sup>e</sup> brigade, tapie dans de malheureuses petites tranchées creusées sur un glacis en face de l'ennemi, s'élance brusquement, mais est prise d'enfilade par des batteries qui tirent de Moyen, et ne peut pas progresser. Le lieutenant-colonel Champion, qui soutenait l'attaque à la tête de nos escadrons divisionnaires, est atteint par plusieurs éclats d'obus. Il passe, une demi-heure après, étendu dans un fourgon : « J'ai onze blessures », me dit-il fièrement. Il mourut le lendemain.

« Le 30 août, à 4 heures du matin, profitant du brouillard, la 147<sup>e</sup> brigade part de nouveau à l'attaque des tranchées allemandes du bois du Haut de la Paxé ; le 299<sup>e</sup> régiment d'infanterie à droite et le 222<sup>e</sup> au centre enlèvent une première ligne de tranchées, mais se heurtent à une deuxième ligne très fortement organisée et sont décimés par les mitrailleuses ; à quatre reprises, ces braves Lyonnais et Dauphinois repartent à l'assaut sur cette croupe dénudée qu'hérissent aujourd'hui les croix de leurs tombeaux : mais, malgré tous leurs efforts, ils sont finalement repoussés jusqu'à leur tranchée de départ. Une fois, nous nous précipitons tous, général en tête, pour arrêter un reflux de nos troupes ; ce sont en majorité des fractions du 299<sup>e</sup> ; ce régiment vient de perdre presque tous ses officiers et s'est plus ou moins débandé sous les feux croisés des mitrailleuses ennemies et ceux trop courts de notre propre artillerie. Ces soldats hébétés se sauvent par groupes comme des moutons ; nous les arrêtons facilement ; nous les reformons.

« Une autre fois, c'est le 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs (de Lunéville, 20<sup>e</sup> corps), qui passe à côté de nous, en file indienne dans les taillis. Quelle troupe superbe ! Quelle fierté dans le regard ! Quelle souplesse robuste dans les mouvements. A nous qui, depuis quelques jours, vivons au milieu de fantômes de soldats, cela rend la confiance et l'entrain : « Vous êtes épatants, le 2<sup>e</sup> bataillon ! » leur « dis-je au passage. — On nous le dit partout », répond avec une tranquille assurance un solide chasseur au teint brique, la barbe blonde en éventail. Et quels chics officiers !

(1) *Carnet de route d'un officier d'alpins*, p. 46 (6<sup>e</sup> bataillon d'alpins, 15<sup>e</sup> corps).

Tous cambrés, frais, souriants, comme s'ils allaient à la manœuvre. Le commandant Boussat rend compte au général qu'il lui est envoyé comme soutien ; ses yeux clairs brillent de cet éclat particulier — si audacieux, si joyeux, si français — qu'ont tant d'yeux d'officiers de chasseurs. Il reçoit les ordres, en discute certains détails avec une intelligente indépendance et part, nous ayant tous conquis. Hélas ! à force de prouesses, lui et ses officiers, ses chasseurs, feront l'un après l'autre le sacrifice de leur vie à la France. Un an après, le bataillon sera presque complètement renouvelé (1).

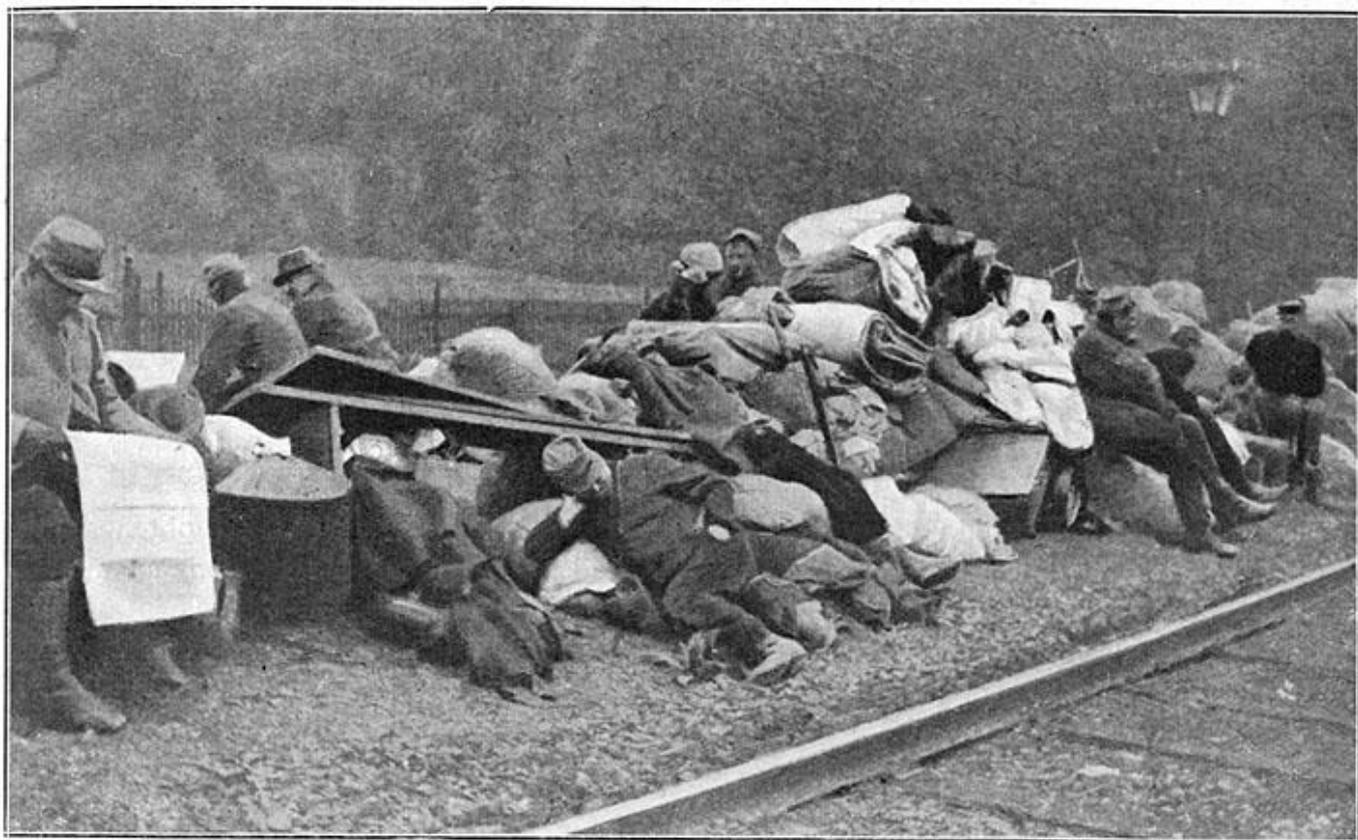
On le voit, cette journée du 30 août est une des plus mauvaises pour la 74<sup>e</sup> division de réserve et pour le 16<sup>e</sup> corps dont les éléments ont combattu ensemble et qui, à la tombée de la nuit, ont perdu la clairière de Fraimbois et s'accrochent désespérément à la Mortagne.

Que s'est-il passé au 15<sup>e</sup> corps ? Son rôle n'est plus aussi prédominant que la veille. Il doit s'asseoir sur ses positions, profiter de l'abri de la forêt de Vitrimont et prendre ses dispositions pour procéder, le cas échéant, à une nouvelle attaque, et venir en aide aux corps voisins.

Il seconde, en effet, du mieux qu'il peut, l'effort du 16<sup>e</sup> corps dans la clairière de Fraimbois. Mais l'offensive allemande le bouscule lui-même sérieusement. Quatre bataillons de chasseurs qui ont été mis en grand'garde au bois de Mansuy sont ramenés avec perte jusqu'à Lamath, c'est-à-dire sur la Mortagne. On sauve la situation en lançant en soutien un régiment de la 57<sup>e</sup> brigade.

Ce repli général sur la Mortagne ne fait pas l'affaire du 20<sup>e</sup> corps. Loin de pouvoir déclencher son attaque à gauche vers Einville, Hoéville, il est obligé d'avoir les yeux tournés vers ce qui se passe à sa droite. En somme, le 20<sup>e</sup> corps fait désormais un saillant et très exposé au signal de Friscati. Dans la nuit du 29 au 30, les deux compagnies qui occupent ce point dominant sont contraintes de se replier. Mais, avant que l'ennemi s'y soit fortifié, elles le reprennent par une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette.

(1) *Carnet de notes du lieutenant Morel--Journal*.



SOLDATS FRANÇAIS AU BORD D'UNE VOIE FERRÉE

La 39<sup>e</sup> division occupe la cote 300, au voisinage de Deuxville. De là, elle pourra déboucher sur Einville au nord, ou sur Lunéville au sud, selon les nécessités du combat.

J'ai, sous les yeux, un carnet de route bien modeste, celui d'un caporal, Louis Cazeneuve, du 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Je donnerai ses impressions pendant ces journées terribles. Car la valeur d'une armée ne se mesure pas seulement à l'intelligence des chefs. Tout n'est pas dans la stratégie. Recueillons donc les impressions sincères du « bonhomme » :

« 28 août. — Où nous éprouvons le plus terrible feu d'artillerie que nous ayons jamais subi ; commencement de nos rudes épreuves. — *Vitrimont*. On note une position autour d'Hudiviller et, bien avant le jour, on grimpe au fameux Léomont qui est entre nos mains depuis la veille. C'était une vraie forteresse que cette ferme ; les murs y sont d'une épaisseur telle qu'il a fallu un déluge de fer pour l'anéantir. Des morts partout. Notre artillerie a fait son effet. Quelle infection ! Il en est qui sont intacts tant la commotion a été brusque... Vers midi, nous descendons, par petits groupes, pour aller renforcer un régiment qui attaque Friscati. Nous cheminons par paquets d'une quinzaine le long du fossé, quand tout à coup, brmm...

on se couche, pour laisser passer la rafale. A peine relevés. Brmm ! Brmm ! Cette fois, malheureusement, des cris de douleur se font entendre. Sur 15 que nous étions, nous restons 4. Onze copains étendus ou plutôt déchiquetés, dispersés. Quel tableau ! Et tout n'est pas fini, hélas !

*L'ouragan de mitraille*. Le bataillon est rassemblé ou plutôt formé, pour faire face au feu d'artillerie, derrière une petite crête, à droite de Vitrimont, près d'un cimetière, dans un champ d'avoine. Il est peut-être 2 heures, 2 h. 1/2 quand l'ouragan s'est levé et il a duré ainsi pendant plus de quatre heures, avec une intensité terrifiante. Notre bombardement de Flainval n'était rien à côté. C'est par rafale de 12 à 18 que les obus rapploquent d'un seul coup, et quel fracas ; c'est un véritable tremblement de terre. Nous sommes bouleversés par la violence de l'éclatement, les oreilles démolies. Quand cela va-t-il finir ? D'ailleurs, peu de pertes. Une quarantaine hors de combat.

« 29-30 août. *Forêt de Vitrimont*. — Il fait un clair de lune superbe. Nous devons gagner la forêt de Vitrimont. Nous voilà dans cette fameuse forêt où, pendant neuf jours, nous allons subir le choc de la bataille, le jour et la nuit. Et nous apprendrons à souffrir de la faim. Toutes les misères. Les rafales se succèdent et fauchent les arbres. Nous sommes là comme des bêtes, couverts de terre et de branches. Mais, toujours plus de peur que de mal. Deux jours se passent sans que rien vienne troubler notre solitude au milieu de la forêt, sinon les obus qui tombent et des escarmouches d'avant-postes. Il y a, dans

un coin du bois, une batterie de 120 et une de 75 qu'ils voudraient bien trouver. On les a surnommées « les batteries fantômes ».

Ces journées de la forêt de Vitrimont laisseront aux rares survivants le souvenir d'un rêve d'enfer. Tous sentirent et pensèrent de même. Les nerfs qui ne furent pas brisés à cette épreuve s'endurcirent pour toujours.

Ces expériences ne forment pas seulement le cœur du soldat, elles surtendent l'intelligence des chefs. Ils sentent à la fois la nécessité de la tâche et son poids. Ils se trouvent en présence d'une inconnue, d'un X, qui ne se découvre pas à eux tout entier, mais que leur sens des réalités démêle sur le terrain plus encore qu'il ne le lit sur la carte. Que veut l'ennemi, en somme ? Où va-t-il ? Quelles sont ses méthodes ? Où en est-il ?

On voit bien, par ses attaques brutales sur la 1<sup>re</sup> armée, qu'il a le projet de glisser vers le sud, qu'il convoite toujours la route d'Épinal, peut-être celle de Belfort. Les brigades mixtes d'ersatz arrivent en renfort, de plus en plus nombreuses. Le général Von Falkenhausen prend le commandement d'un détachement d'armée qui opère sur la Meurthe, contre l'armée Dubail. On se rend bien compte que la bataille en « ordre perpendiculaire » ou « à angle droit » doit considérablement gêner les plans allemands ; comme on l'a dit ci-dessus, Castelnau piétine, tant qu'il peut, la queue du serpent et Dubail, d'autre part, est en train de refouler les têtes qui se glissaient entre Vosges et Mortagne.

Mais, ceci dit, sa volonté reste obscure ; on ne peut que deviner le prix qu'il attache à la manœuvre de la « tenaille ». Il attaque toujours. Il a du monde partout. Il en jette sans cesse dans la fournaise. Accablé, il se défend, il s'incrute. Ne ressent-il pas les coups que l'on assène sur lui ?...

Cependant, voici que les observations recueillies depuis des jours commencent à s'additionner comme en une première synthèse, dans l'esprit du général de Castelnau : il lui apparaît

que l'ennemi fait le plus large usage de la fortification passagère, qu'il dispose d'une nombreuse artillerie lourde, et que sa tactique est de rechercher plutôt la riposte que l'attaque. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'il ménage ses forces et qu'à l'offensive du début, il commence à substituer la défensive ?

Le plus sage n'est-il pas de faire comme lui et de procéder, décidément, à une véritable guerre de siège, ce qui permettra d'augmenter la capacité d'action des troupes en multipliant leur puissance par celle d'une bonne organisation du terrain ?

Ces résultats ne pourront être obtenus qu'en établissant, en face des positions allemandes, une véritable ligne d'investissement permettant, soit de cheminer à la sape, soit de déboucher à la faveur de la nuit ou du brouillard pour tenter un coup de main.

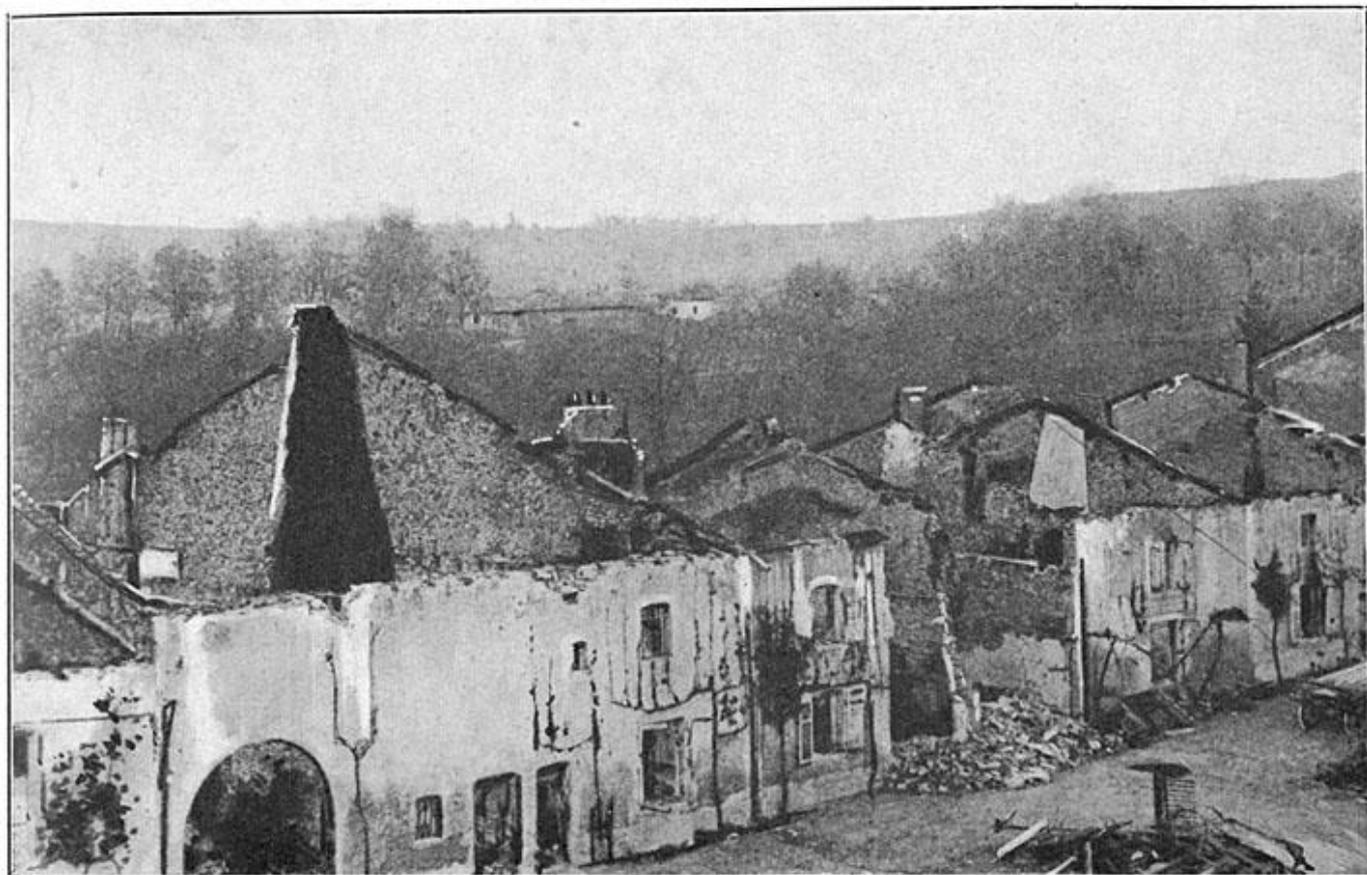
Ce point de vue général est immédiatement « reporté » dans la pratique. Des ordres sont donnés pour que toutes les tranchées soient approfondies et munies d'abris, pour que les réserves soient reportées en arrière et pour que les tours de service soient établis de manière, d'une part, à reposer les troupes et, d'autre part, à les avoir, à tout moment, prêtes au combat.

**JOURNÉES DES 1<sup>er</sup> ET 2 SEPTEMBRE** On travaille donc dans ces vues : la journée du 1<sup>er</sup> septembre est consacrée à ces travaux. L'ennemi en fait autant.

Il a perfectionné ses organisations défensives notamment devant le front du 16<sup>e</sup> corps qui, par ses attaques réitérées sur Gerbéviller, Frambois, le bois de la Paxe, l'a fait tant souffrir.

En face du 15<sup>e</sup> corps, au débouché du bois de Bareth, la ferme du Fréhaut est fortifiée. Crénelée, précédée d'une ligne de tranchées et de fils de fer, c'est un véritable bastion. De là haut (cote 216), l'artillerie lourde rend intenable le front du bois de Bareth.

Mais, tout à coup, voici un autre fait nouveau et non moins considérable. On apprend



HUDIVILLER. — LE VILLAGE EN RUINES

que l'ennemi retire des troupes de ce front. Où les envoie-t-il ?

Remarquez la date : nous sommes au 1<sup>er</sup> septembre. Est-ce l'effet des batailles sur la Meuse et de la bataille de Guise qui se fait sentir ? L'état-major allemand se trouve-t-il, d'ores et déjà, dans la nécessité de boucher les trous que les terribles batailles du front ouest ont fait dans les rangs de ses armées ? N'oublions pas que le V<sup>e</sup> corps a dû être retiré tout entier de la ligne du front après la bataille de Virton. D'autres sont en mauvais état, certainement.

Quoi qu'il en soit, les engagements tactiques de l'ouest et de l'est ont, les uns sur les autres, des effets stratégiques incontestables. Tout le front est solidaire. Après l'échec de Rozeleures et l'échec de la marche sur Épinal, la situation apparaît sous une face nouvelle à l'état-major allemand : sa grande offensive, de ce côté du moins, est à bout de souffle.

Il va de soi que le recul ne se prononce pas encore : la ligne de résistance Einville-Lunéville est solidement tenue. Mais à partir du 30 août-1<sup>er</sup> septembre, Castelnau et Dubail sentent qu'il y a quelque chose de changé.

Le général de Castelnau n'en éprouve qu'un plus vif désir de profiter du repos qu'il a donné à ses troupes pour frapper à coups redoublés.

A tout prix, il faut continuer la marche en avant. On prépare donc une nouvelle offensive pour le 2 septembre.

Cette fois, on agira sur Lunéville. Le général de Castelnau sait combien ses forces sont exposées dans le secteur de Gerbéviller depuis que l'ennemi a réoccupé la clairière de Fraimbois. Un officier appartenant à la 74<sup>e</sup> division de réserve écrit à ce sujet :

« Notre pensée est constamment avec ceux de nos bataillons qui veillent dans les tranchées improvisées au delà de la Mortagne ; avec un peu de courage, les



CONVOI RÉGIMENTAIRE SUR UNE ROUTE DE LORRAINE

pour chercher l'équilibre, qui menace d'être rompu à l'ouest ; un premier prélèvement est donc ordonné ; d'après les ordres supérieurs, la 10<sup>e</sup> division de cavalerie et la 2<sup>e</sup> brigade d'infanterie sont transportées sur un autre théâtre d'opérations.

Et ce n'est qu'un prélude : dans la journée du 2 septembre, on apprend que le 15<sup>e</sup> corps tout entier va être prélevé dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons. Et ce n'est pas tout encore : la division du 9<sup>e</sup> corps qui avait été laissée au général de Castelnau après Morhange et qui l'avait aidé à maintenir sa situation sur le Grand-Couronné doit également quitter la 2<sup>e</sup> armée et rejoindre le gros du corps.

On a désormais le sentiment que la situation est bonne devant Nancy et, d'une façon générale, qu'elle s'est considérablement améliorée dans l'est. C'est, d'ailleurs, l'avis exprimé par le haut commandement. On sait, d'autre part, que les forces actives de l'ennemi commencent à être relevées par des formations de réserve et de landwehr. Quatre nouveaux corps allemands formés de 17 brigades mixtes d'ersatz apparaissent sur le front occidental et presque tous sur le front de Lorraine, s'ajoutant aux 34 corps qui envahissent la France. La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> armées ont, en somme, rempli la première partie de leur mission : elles ont arrêté l'offensive ennemie dans l'est.

Maintenant, on peut, sans rien compromettre, porter à la grande bataille qui se prépare dans l'ouest, et d'où peut dépendre le sort du pays, toutes les unités dont la présence n'est pas indispensable sur un autre front. La 2<sup>e</sup> armée, sur laquelle ont déjà été prélevés le 18<sup>e</sup> corps d'armée et une fraction du 9<sup>e</sup>, cède de nouveau un corps et demi de forces actives, sans compter une division de cavalerie et une brigade de chasseurs. Elle va se trouver composée en très grande partie de formations de réserve.

Le général de Castelnau pourrait se plaindre, mais il comprend et s'incline.

**NOUVELLES DISPOSITIONS PRISES A LA 2<sup>e</sup> ARMÉE** Va-t-il cependant renoncer à cette attaque sur Lunéville si soigneusement préparée ? On est à proximité des faubourgs. Par Lunéville, on atteindrait la Meurthe ; tout le front de Lorraine se trouverait singulièrement amélioré.

Le général de Castelnau procède, tout d'abord, à une nouvelle répartition de ses troupes, en prenant garde que l'ennemi ne s'en aperçoive et qu'il n'en tire avantage. Cela fait, on reviendra au projet qui n'est que retardé.

On combine les dispositions nouvelles de telle sorte que la liaison entre les corps actifs et les formations de réserve donne un maximum de sécurité.

C'est en vertu de ce dessein que le général conçoit une ligne nouvelle légèrement en retrait et jalonnée ainsi qu'il suit en remontant du sud au nord : rive gauche de la Mortagne, hauteurs de Flainval, bois de Crevic, hauteurs de Drouville. A partir du château de Romemont, la ligne se prolonge en suivant les hauteurs du Grand-Couronné de Nancy.

C'est sur cette ligne que Castelnau répartit ses forces dans la nuit du 2 au 3. Le 16<sup>e</sup> corps, renforcé du 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs (du 20<sup>e</sup> corps), s'installera, avec la 74<sup>e</sup> division de réserve, de Gerbéviller à Mont, ses gros sur la rive gauche de la Mortagne (pour éviter toute surprise) et quelques avancées seulement sur la rive droite.

Le 20<sup>e</sup> corps s'allongera depuis la Meurthe jusqu'au bois de Pulnoy, — Velaine, — tuilerie de Réméréville ; ses gros sur les hauteurs de Flainval et dans la région d'Harau-court, ses avancées sur Vitrimont, ferme Léomont, crête ouest de Deuxville, croupe 316, Courbessaux.

La 136<sup>e</sup> brigade (qui fait partie de la 68<sup>e</sup> division de réserve) défendra le Grand-Couronné depuis le bois de Pulnoy jusqu'à la voie ferrée de Nancy-Château-Salins avec ses avancées à Erbeviller-Champenoux.

Le 2<sup>e</sup> groupe des divisions de réserve (général Pol Durand) continuera à tenir tout le massif

du Grand-Couronné devant Nancy, c'est-à-dire au nord de la voie ferrée de Château-Salins.

Sur le Rembêtant, la garnison permanente est composée d'une brigade de la 64<sup>e</sup> division de réserve tandis que l'autre brigade de cette même division occupe Lenoncourt.

Enfin, une brigade de la 73<sup>e</sup> division de réserve, appelée de la place de Toul et débarquée à Jarville et à Ludres, cantonne le 3 à Lupcourt et à Ville-en-Vernois, c'est-à-dire un peu en arrière de Saint-Nicolas-du-Port. Sans doute, le général de Castelnau la garde en mains pour parer à tout événement.

Les journées du 3 et 4 septembre sont consacrées au détail de cette nouvelle organisation. C'est vraiment la guerre des tranchées qui commence et, en cela encore, les armées de l'est prennent les initiatives opportunes.

Quoique les Allemands montrent une activité moindre, la plus grande vigilance est recommandée pour repousser les attaques de nuit. Nos avant-postes continuent à maintenir, par de hardis coups de main, exécutés au moment propice, l'ascendant moral que les combats quotidiennement livrés depuis le 25 août leur ont assuré. L'artillerie devient très active. On l'abrite derrière des épaulements pour éviter qu'elle soit trop facilement repérée. L'organisation du réseau de tir est faite, dans chaque secteur, d'après

les règles édictées pour la guerre de siège.

Les armées avaient beaucoup souffert de la difficulté des ravitaillements, de l'insalubrité des eaux et des campements. Les maladies, l'épuisement avaient entamé les effectifs. Le soldat était admirablement entraîné, mais surmené et à la limite de ses forces. Des mesures d'hygiène,

plus de régularité dans la marche des convois, une amélioration très sensible dans l'arrivée des aliments et dans leur préparation, contribuent à soutenir le moral. Le soldat veut que ses chefs s'occupent de lui : s'il est négligé, il tombe dans l'indifférence ou le gaspillage. Le souci du bien-être de la troupe doit être une des principales préoccupations du commandement. La philosophie militaire commence à l'estomac et aux jambes des hommes.

L'ennemi a certainement le sentiment de la force redoutable qui, malgré les prélèvements de troupes actives, s'organise

devant lui. Il montre une moindre activité. Même son artillerie s'est tue devant notre droite. Cependant, on prend des dispositions pour assurer aux troupes, en cas de besoin, une deuxième ligne de résistance sur les hauteurs Saffais-Belchamps-Borville. Au cas où l'on y serait contraint, on recommencerait, mais avec une préparation infiniment supérieure, la bataille de la Trouée de Charmes.

Ainsi la 2<sup>e</sup> armée n'est pas loin de se croire



MONT. — LE VILLAGE